



L'Humanité

Jeudi 7 juillet 2011

Un opéra sur l'aveuglement

Avec *Thanks to My Eyes*, œuvre symboliste d'une grande force expressive, Joël Pommerat et Oscar Bianchi ouvrent en beauté le festival d'Aix. Aix-en-Provence, envoyé spécial.

Émondé, traduit en anglais sous le titre *Thanks to My Eyes*, Grâce à mes yeux, le texte de la pièce de Joël Pommerat, devient le livret d'un opéra – musique d'Oscar Bianchi – qu'il met en scène. L'œuvre ouvrait mardi soir le festival d'Aix-en-Provence. Elle a été chaleureusement accueillie par une assemblée fervente de fins connaisseurs, serrés dans l'élégante bonbonnière que constitue le Théâtre du Jeu de paume (1). *Thanks to My Eyes*, opéra de chambre ciselé, procède d'authentiques vertus d'essence poétique de conte noir pour adultes et d'une écriture musicale proprement moderne, qui colle à merveille à la partition verbale concise ; laquelle dicte aux corps en jeu des postures énigmatiques, le tout mêlant hardiment, le plus subtilement possible, un parfum de monde ancien à des sonorités heurtées, des secousses rythmiques, des respirations par saccades, des élans percussifs, des sursauts dans l'aigu et des haltes dans le grave qui accusent en creux l'érudition inspirée d'Oscar Bianchi, qui signe là son premier opéra.

Un climat d'étrangeté sciemment suscité

Un père sévère (Brian Bannatyne-Scott, baryton-basse écossais, homme de poids) se dit grand acteur comique. Il veut voir entrer dans la carrière son fils, Aymar (le jeune contre-ténor et baryton allemand Hagen Matzeit), qui ne l'entend pas vraiment de cette oreille, malgré quelque succès auprès de femmes qui lui écrivent après ses prestations, qu'il juge sans indulgence. Sa vieille mère (la comédienne Anne Rotger), harassée par une éternité d'esclavage domestique, perd doucement la tête en français. Il y a deux femmes, l'une dite de la nuit (la soprano israélienne Keren Motseri) et l'autre blonde (la soprano galloise Fflur Wyn). Un homme à longs cheveux (le Circassien Antoine Rigot) tient le rôle d'un messager muet. Sans aller dans le détail, on dit qu'on retrouve ici le climat d'étrangeté que Pommerat s'ingénie à susciter, dans cette fable sur l'aveuglement (sur soi aussi bien), usant d'éléments d'avant et d'autres d'aujourd'hui.

La fougue du chef Franck Ollu

La mère, de figure réaliste archaïque, devient soudain l'idéal modèle clinique du mal d'Alzheimer, tandis que dans le noir décor savamment caressé par une lumière froide (Éric Soyer), rôdent dans la zone peu sûre entre l'illusion affirmée et un réel aléatoire une tentative avortée de meurtre du père par un fils empêché et des ombres portées de la Mouette de Tchekhov et de Pelléas et Mélisande de Maeterlinck-Debussy, entre autres, ces dernières sublimées avec fougue par le chef Franck Ollu, qui galvanise

l'excellent Ensemble Modern de Francfort, où cordes et clarinettes sont capables de tout pour lutter avec l'accordéon, les flûtes et le trombone.

(1) Jusqu'au 11 juillet. En anglais surtitré en français. Le 9, retransmission en direct sur Arte et France Musique.

Jean-Pierre Léonardini